

25

Ans



© Heinrich Völkel, Gaza, 2009, de la série < The Terrible City >

Ostkreuz

Agentur der Fotografen

VERNISSAGE

12 novembre 2015, 19h
(Galerie Passage Du Désir)

GALERIE PASSAGE DU DÉSIR
85-87 rue du Faubourg Saint-Martin
F-75010 PARIS
13-29 novembre

GOETHE-INSTITUT PARIS
17 avenue d'Iéna
F-75116 PARIS
13 novembre-18 décembre

OSTKREUZ
Agentur der
Fotografen



L'agence de photographes OSTKREUZ fête ses 25 ans et présente une rétrospective de ses œuvres à Paris à l'occasion de la 19e édition de Paris Photo.

En 1990, lors d'un voyage à Paris, des photographes est-allemands fondèrent OSTKREUZ qui est de nos jours l'agence allemande la plus renommée. Elle souffle cette année ses 25 bougies. Pour fêter cet événement, le Goethe-Institut Paris organise dans deux lieux parisiens une rétrospective présentant tout l'éventail photographique de l'agence berlinoise : du 13 au 29 novembre 2015, au Passage du Désir, seront exposés les meilleurs clichés d'OSTKREUZ du dernier quart de siècle. Et du 13 novembre au 18 décembre 2015, le Goethe-Institut montrera des photographies de la RDA prises par les membres fondateurs.

Une idée née à Paris

Au printemps 1990, sept photographes est-allemands étaient attablés dans un bistro parisien du quartier des Halles. Parmi eux, Sibylle Bergemann, Harald Hauswald et Ute et Werner Mahler. Ils avaient répondu à une invitation du président François Mitterrand réunissant les artistes les plus en vue de la RDA pour une exposition. C'était une époque transitoire : le Mur était déjà tombé, mais l'Allemagne était encore coupée en deux et personne ne connaissait la suite des événements.

Les photographes s'étaient liés d'amitié depuis quelques années avec certains membres de l'agence Magnum Photos, et ce au-delà des frontières. Se retrouvant pour la première fois à Paris, ils décidèrent de créer leur propre agence. Ils se prépareraient ensemble à ce qui les attendait, à savoir : un nouveau système, une autre esthétique et un flux d'images ininterrompu. Ils se nommèrent OSTKREUZ, en référence à une station de métro qui relie l'Est de Berlin au reste de la ville. Le nom préfigurait un nouveau départ : en partance de l'Est pour se diriger vers toutes les directions.

OSTKREUZ aujourd'hui

Un quart de siècle plus tard, l'agence est devenue l'un des collectifs de photographes d'Allemagne les plus renommés. Ses membres, âgés de trente à soixante ans, sont d'éminents auteurs-photographes, avec chacun leur griffe unique. La moitié sont des femmes, certains sont originaires de l'Ouest, mais cela ne joue aucun rôle. En 25 ans d'histoire de l'agence, les photos ont été montrées dans des expositions et des magazines du monde entier. En même temps, OSTKREUZ est devenu un important forum pour la photographie, impulsant des expositions thématiques sur des sujets de société explosifs, et des débats animés sur l'avenir de la photographie.

L'exposition

Cet automne, l'agence célèbre son anniversaire là où tout a commencé : à Paris. Une rétrospective offre une vision détaillée de la manière dont OSTKREUZ aborde et comprend la photographie. D'un côté, il y a la confrontation avec sa ville, Berlin, dont elle observe depuis le début les changements et les contradictions. C'est ainsi que des clichés pris immédiatement après la chute du Mur et présentant l'évacuation violente d'immeubles squattés à Berlin-Est font pendant à de récentes vues d'intérieur d'appartements cossus de l'Ouest. Des polaroids d'un temps où la ville changeait presque tous les jours de visage se trouvent à côté de photographies de lieux où l'esprit de la Stasi semble planer aujourd'hui encore.

Mais l'exposition met également en valeur le regard spécifique que portent les photographes sur le monde et ce qui les réunit. Cela peut être un reportage sur la culture « heavy metal » des jeunes, le portrait de la Cour internationale de Justice ou une étude sur les commémorations – du Printemps de Prague jusqu'à la révolution égyptienne.

Enfin, elle accorde une place aux images sans localisation précise, archétypes qui, à l'instar de photos de famille, pourraient se trouver dans n'importe quel album. Ou de clichés d'objets qui gardent leur mystère.

Rassemblés, les travaux forment une mosaïque colorée de différents styles et approches caractéristiques de l'époque où ils ont été réalisés. De cette façon, l'exposition reflète le développement de la photographie de ces 25 dernières années. À Berlin, en Allemagne et au-delà.

Les éditions Hatje Cantz publient un catalogue avec des textes de Wolfgang Kil et Jörg M. Colberg. Après Paris, on pourra voir l'exposition en 2016 au Kunstfoyer München et à la Schleswig-Holstein-Haus à Schwerin.

Anniversaires



Marc Beckmann

L'histoire se fait au présent, mais ses matériaux proviennent du passé. Aux quatre coins du monde, les jubilés et anniversaires des événements importants sont célébrés par des festivités au cours desquelles le souvenir est mis en scène dans des parades, des discours et des postures émotionnelles ou politiques. Ces actes de commémoration collective sont fondamentaux pour l'identité d'une société – et ils sont orchestrés par diverses instances.

Marc Beckmann a enquêté pendant dix ans, dans le monde entier, sur ces manifestations mémorielles. Sa série renvoie à la logique du souvenir collectif. Parallèlement, le photographe y confronte en permanence les univers iconographiques du souvenir, souvent marqués d'idéologie, en leur opposant un regard personnel et particulier qui ne cherche pas à représenter la scène officiellement orchestrée, mais ce qui se passe en dehors de cette scène.

RambaZamba



Sibylle Bergemann

Sibylle Bergemann s'est approprié l'esthétique floue du polaroid pour créer un monde d'images unique et poétique. Les frontières s'y effacent entre l'objet figé et l'être vivant, entre rêve et réalité ; les êtres humains eux-mêmes y paraissent sans âge. Pendant plus de dix ans, la photographe a suivi la troupe de théâtre berlinois RambaZamba, dont les acteurs sont handicapés mentaux. Costumés et maquillés, les interprètes campent des personnages à la fois très expressifs et fragiles, sortis tout droit d'un univers fantastique qui évoque le monde du théâtre, de la mascarade, du jeu et de la mélancolie, particulièrement bien traduit dans les photographies de Sibylle Bergemann.

Metalheads



Jörg Brüggemann

Ils affichent des noms tels que « Death Vomit » ou « Destiny in Chains » et sont originaires d'Indonésie ou d'Égypte ; ils publient leur musique sous des labels du Bade-Wurtemberg tels que « Nuclear Blast », ou se retrouvent dans le Bar de Bin Laden à São Paulo. Il y a longtemps que la communauté « métal » ne se compose plus exclusivement de jeunes gens blancs issus des classes inférieures. Le phénomène réunit dans le monde entier ses groupes et ses fans, indépendamment de toute classe et de toute religion. Peu importe que le concert ait lieu en Autriche ou au Brésil : il s'agit de musique, d'énergie et d'excès. Ils sont toujours en opposition à la pensée dominante.

À la fin des années 2000, Jörg Brüggemann a parcouru l'Europe et les États-Unis, le Moyen-Orient, l'Asie du Sud-Est et l'Amérique du Sud pour suivre et documenter cette « Global Brotherhood ». Les signes distinctifs qui caractérisent cette culture musicale n'appartiennent qu'à elle : guitares électriques, cuir noir, cheveux... et des milliers de canettes de bière.

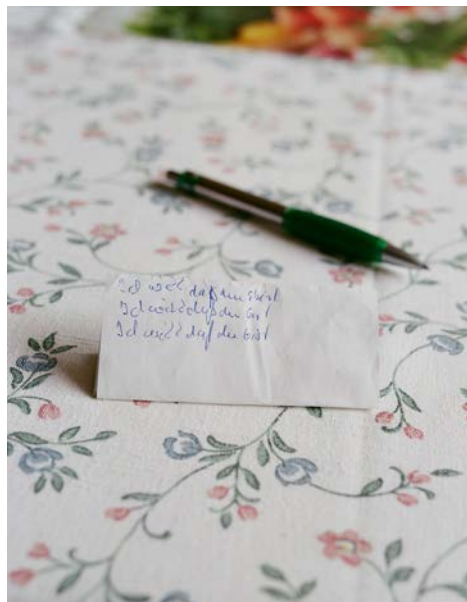
Naissance d'un État



Espen Eichhöfer

Le 9 juillet 2011, lorsque la première Fête de l'Indépendance a été célébrée au Soudan du Sud, six mois s'étaient écoulés depuis le référendum fondateur de cet État. Auparavant, la population noire du Sud, riche en matières premières, s'était battue pendant plus de vingt ans pour s'émanciper du Nord à majorité arabe et musulmane – au prix de milliers de victimes et de ravages terrifiants sur des régions entières. La paix fut toutefois de courte durée dans le nouvel État : à peine deux ans plus tard y éclata une nouvelle guerre civile qui dure toujours. Les gestes et postures revendiquant la légitimité, saisis par Espen Eichhöfer lors des festivités de 2011, étaient tous marqués par l'urgence et par la fragilité. L'improvisation prévalait dans les bâtiments comme dans les uniformes des militaires, et toute l'infrastructure avait été aménagée à la hâte, afin d'opposer une réalité factice aux incertitudes politiques et sociales.

Voyage des Gärtner



Sibylle Fendt

Que reste-t-il d'une vie, d'un amour, quand le passé commun menace de disparaître à la fin ? Lorsqu'on diagnostique chez son épouse Elke une maladie d'Alzheimer, démence progressive qui prive l'être humain de sa mémoire et pour finir de sa personnalité, Lothar Gärtner décide d'entreprendre un ultime voyage en camping-car. Le couple part de Mühlbach (dans le Bade-Wurtemberg) à destination de la Russie, en passant par la Pologne, la Lituanie, la Lettonie et l'Estonie. Sibylle Fendt a accompagné le couple. Ses images montrent la tendresse aimante et patiente avec laquelle Lothar Gärtner s'occupe de sa femme ; des situations absurdes dans lesquelles percent la détresse et l'angoisse de l'avenir ; la confusion mentale et le rire – enfantin et enjoué – de Mme Gärtner. C'est un voyage dans l'inconnu, au cours duquel brille par moments le passé commun – mais qui ne raconte que l'ici et le maintenant.

Hit the Road Jack



Annette Hauschild

Comme cette chanson que les musiciens tziganes jouent très souvent dans le métro de Berlin, « Hit the Road, Jack » décrit de façon frappante la fatalité de leur situation. Quand on ne supporte plus les Tsiganes dans un endroit, ils doivent reprendre la route. Ils sont ainsi devenus un peuple stigmatisé à cause de son nomadisme et condamné à toujours chercher sa place dans la société. Au cours de ces dernières années, Annette Hauschild a visité toute une série de lieux qui peuvent être considérés comme symboliques de la situation de la plus grande minorité européenne. Rejetés et exclus par les sociétés de leurs pays d'accueil (comme de leurs pays de naissance), les Tsiganes ne peuvent développer aucune perspective d'insertion sociale. C'est dans l'intimité seulement que s'exprime chez eux le besoin d'une patrie – qui ne peut être obligatoirement que la famille.

Mainzer Straße



Harald Hauswald

Tous les matériaux possibles ont été amassés dans la rue, un nuage de gaz lacrymogènes enveloppe le champ de vision dans une blancheur tétanisante, des pavés parsèment la chaussée luisante d'humidité : voilà une image de désolation captée dans la Mainzer Straße, à Berlin-Friedrichshain, en novembre 1990. Les squatters de Berlin-Ouest s'y étaient installés et, malgré la patience des propriétaires, une action d'évacuation de la police avait été décidée. Les manifestations d'abord pacifiques tournèrent vite à l'émeute, suite à l'intervention agressive et menaçante des forces de l'ordre, après l'échec des tractations avec les autorités politiques : l'heure était à la défense des principes officiels. Les barricades érigées par les Autonomes furent finalement prises d'assaut de vive force et détruites. Harald Hauswald a photographié des deux côtés, esquivant aussi bien les pierres et les pavés lancés par les squatters que les canons à eau de la police. Il a ainsi parfaitement saisi dans ses images l'atmosphère explosive de cette journée particulière.

Material



Tobias Kruse

Comment pouvons-nous représenter nos expériences parfois immatérielles? En pleine conscience de la puissance créatrice que recèle d'une part l'acte de photographier, tout autant que de son inutilité, Tobias Kruse a fixé, au cours des dix dernières années, les moments ineffables de la vie : la forme d'un objet, la complicité inexprimée de la nuit, la certitude des blessures à venir, la naissance des enfants...

Il les a concentrés dans un atlas d'images ouvert, sous forme de journal, qui convoque l'intensité du présent au même titre que les retours cycliques du temps. La narration n'est ainsi ni fermée ni figée : revisitée, la succession et la juxtaposition recréent en permanence de nouveaux rapports et de nouvelles significations.

Les jours étranges



Ute Mahler & Werner Mahler

Tout se passe comme si le temps était resté suspendu, pour on ne sait quelle raison. Les tableaux de grand format paraissent étonnamment éloignés, mais ils montrent des lieux réels. Ute Mahler et Werner Mahler se sont rendus ensemble dans diverses régions d'Allemagne, à la recherche de l'inattendu.

Avec un flair prodigieux pour les détails énigmatiques, ils ont trouvé des images qui mettent sous nos yeux la beauté poétique du connu et de l'éphémère. Voici de minces pousses d'arbre dressées comme une armée de manches à balais sortis d'un conte de fées. Et ce mur vert sous le ciel est en réalité le champ de rivalité entre deux types de plantes broussailleuses. Sous l'apparence de compositions formelles, toutes ces découvertes font l'effet de visions accessibles, parfois menaçantes, mais toujours fascinantes.

DownTown



Dawin Meckel

Depuis le début du XXe siècle, Detroit était le centre de la production automobile américaine, attirant des milliers de travailleurs et d'immigrants. Le déclin – qui a commencé à affecter l'industrie à la fin du siècle – a ruiné depuis l'image urbaine de « Motor City » et dépeuplé à vue d'oeil le centre de la ville. Au début du XXIe siècle, un tableau fantomatique s'y offrait aux regards de Dawin Meckel : immeubles vides, rues désertées et dégradées, au milieu de gigantesques complexes industriels en ruines. Les gens qui sont restés là n'ont aucune perspective d'avenir : ils sont chômeurs ou n'ont que du travail mal payé, et les rares aides qu'ils obtiennent proviennent d'organismes de bienfaisance. Ce sont les habitants des ruines de l'ère industrielle qui vient de prendre fin.

Inside Stasi



Thomas Meyer

Le ministère de la Sécurité d'État (Staatssicherheit, en abrégé : Stasi) avait élaboré en République démocratique allemande un énorme dispositif lui permettant d'espionner et d'opprimer la population, afin de la maintenir étroitement sous contrôle. Les techniques d'écoute et de surveillance et la récolte des données collectées par ce ministère sur les citoyens étaient d'une ampleur incroyable. Thomas Meyer a visité les lieux qui racontent les activités de la Stasi : le bunker des Services, non loin de Leipzig, la prison de haute sécurité, l'ancien siège du ministère à Berlin ou l'administration centrale aujourd'hui chargée de la gestion et de l'exploitation des archives. Dans ses clichés strictement formels, il nous dévoile l'absurdité et les bizarreries qui caractérisaient ce système de surveillance.

World of Warfare



Julian Röder

Des stands impeccablement propres, de petits cadeaux publicitaires et la possibilité d'expertiser les matériels ou même de les essayer en partie soi-même... En février 2011, des fabricants d'armes, des militaires et des officiels venus de 150 nations se sont retrouvés à Abou Dhabi pour la plus grande foire aux armements du Proche-Orient. Le « printemps arabe » avait commencé quelques semaines plus tôt. Sans se soucier des événements politiques, la foire proposait des armes et des équipements militaires ; les techniques de combat les plus récentes y étaient présentées, avec des démonstrations de terrain.

Julian Röder a repéré à l'IDEX les mécanismes en action du monde de la guerre, les différends internationaux étant momentanément mis entre parenthèses, le temps de faire des affaires. Dans le même temps, les photographies soulèvent la question de savoir pour quelles raisons les États s'intéressent aux équipements de combat rapproché et à l'artillerie lourde, et ce que cette attitude révèle sur les rapports de la puissance d'État avec la communauté nationale et la population.

Le Tribunal International



Frank Schinski

La tension est visible sur le visage des juges et du personnel judiciaire, lorsque Thomas Lubanga, chef de milice congolaise, est condamné à quatorze ans de prison, en 2012. Trois ans après le début du procès, Frank Schinski a fixé ce premier verdict de la Cour internationale de Justice de La Haye. Ce tribunal international a été fondé en 2002 comme institution indépendante, pour juger dans le monde entier les crimes de génocide, les crimes contre l'humanité et les crimes de guerre. Dans ce travail long et complexe, le tribunal bénéficie (en principe) de la coopération politique et policière des États mondiaux : 123 d'entre eux ont jusqu'à présent reconnu cette instance, y compris la Sierra Leone et le Congo – mais pas la Chine ni les États-Unis.

La Havane entre deux époques



Jordis Antonia Schlösser

Voici quelques jeunes gens prêts à sauter, du haut des rochers de La Havane. Certains ont enlevé chaussures et chemise, et paraissent surveiller attentivement celui qui s'apprête à plonger avant eux ; d'autres sont assis sur des pierres pour attendre leur tour et observer ce qui se passe. À qui le tour ? Et comment va-t-il se réceptionner ? Sur le fond du ciel fatidique et parcouru de nuages, le sauteur semble immobile dans l'air, les bras largement ouverts, le corps tendu à l'extrême – emblème de Cuba dans les années 1990. C'était le temps de l'apaisement progressif de l'ère Castro ; la population était dans un grand état d'incertitude, coïncée entre espérances et nostalgie. De 1992 à 2000, Jordis Antonia Schlösser s'est immergée à plusieurs reprises et pour de longues périodes dans la vie quotidienne de l'île. Ses photographies rendent ainsi l'atmosphère de claustrophobie régnant dans la capitale cubaine, avec ses pénuries et ses désagréments, mais aussi ses pulsions de vie irrésistibles.

Je pense aussi photos de famille



Linn Schröder

Des photos de famille sont des photos de souvenir. Mais une photo de famille peut être aussi une image que nous nous faisons de la famille. En tant que telle, c'est une représentation mentale, un ensemble visuellement conçu pour conférer une expression à une certaine idée des rapports familiaux. Dans la série de clichés de Linn Schröder, le langage et le choix des images sont tels qu'une classification chronologique des photographies paraît presque impossible. La nature – lieu par excellence de l'intemporalité – accentue cette impression, de même que les fragments montrés de la résidence ne permettent pas de vérifier l'insertion chronologique exacte. La série développe ainsi des moments universellement valables des rapports de famille entre les hommes – en incluant la maternité personnelle de l'artiste dans l'observation photographique. C'est un magnifique hommage à ce qui est, ce qui a été et ce qui sera.

L'espace intérieur



Anne Schönharting

Les pièces d'habitation sont à la fois miroirs de la personnalité et scènes de l'identité. Dans sa série de portraits, Anne Schönharting explore une société berlinoise bien précise. Sens prononcé de la tradition, esthétique contemporaine et une certaine conscience de classe sociale trouvent leur expression dans les postures et l'environnement des personnages portraiturés. La photographe les aborde avec un regard lucide et s'intéresse dans le même temps à saisir un moment de sincérité invisible. Dans les situations d'intimité silencieuse, les clichés font brièvement pressentir le monde intérieur des personnages. Mélanges de mise en scène et de psychologie, ces portraits nous renvoient à l'interaction constante entre réalité extérieure et réalité intérieure.

Manhattan



Stephanie Steinkopf

« Manhattan » se situe dans le Brandebourg, à une centaine de kilomètres à l'est de Berlin, près de la frontière polonaise. À l'époque de la République Démocratique Allemande, on construisit à Letschin – sur la « route de la Jeunesse » – deux immeubles d'appartements de quatre étages, alors réalisations de prestige et baptisées par les habitants d'après l'île new-yorkaise où se concentrent les gratte-ciel.

Après les changements historiques survenus, le symbole s'est inversé : des quelque deux cents personnes qui vivaient là, il n'en reste plus qu'une quarantaine, dans un seul des deux blocs, alors que l'autre est vide. Stephanie Steinkopf – qui vient elle-même de cette région – a suivi pendant trois ans les habitants de ces immeubles, et saisi leur vie aux marges de la société allemande nouvelle, dans des photographies aussi empathiques que bouleversantes. Même si un vertige de déréliction et d'impuissance se manifeste ici, une affection réciproque et une forte solidarité restent de règle dans la communauté des survivants de Manhattan.

The Terrible City



Heinrich Völkel

De prime abord, Gaza est un lieu inhospitalier, pris sous les feux croisés du Hamas, du Fatah et de Tsahal (l'armée israélienne), ravagé par les bombardements et les incendies. Les mitrailleuses, les blindés et les bombes ont laissé de profondes blessures dans la chair même des bâtiments ; des montagnes de gravats se dressent comme de hideuses croûtes ; aucune maison n'est intacte. La guerre, ici, n'est pas un état d'exception, mais une présence permanente. Vu de l'extérieur, on se demande comment la vie y est possible. Les habitants de Gaza se sont pourtant arrangés pour vivre entre les ruines. Dans ses photographies, Heinrich Völkel a saisi comment les gens ont aménagé leur vie quotidienne de façon parfaitement appropriée, au milieu de ces ruines effroyables – comment la vie se reconstruit avec un pragmatisme infatigable, pièce à pièce, au-dessus des destructions.

Ciel de plomb



Maurice Weiss

Le visage d'une ville a rarement changé aussi vite et aussi radicalement que celui du centre de Berlin, dans les années 1990. Entre la Potsdamer Platz et le bâtiment du Reichstag, où pendant des décennies le ruban mortel du Mur avait tout anéanti, ont alors surgi d'innombrables grues pour ériger de hauts immeubles et l'ensemble des bâtiments du gouvernement fédéral. La métamorphose de la ville avait commencé. Les squelettes de béton armé allaient disparaître aussi vite derrière les façades ultramodernes que les terrains vagues dans la capitale rajeunie, après avoir été coupée en deux. Les clichés polaroids de Maurice Weiss sont des images de ce processus passager : ils forment le portrait d'une ville « entre les temps ».

CONTACT PRESSE:

Nathalie Dran Communication
Tél. +33 9 61 30 19 46
+33 6 99 41 52 49
nathalie.dran@wanadoo.fr

Katharina Scriba
Goethe-Institut Paris
17, avenue d'Iéna, 75116 Paris
Tél. +33 (0)1 44 43 92 51
katharina.scriba@paris.goethe.org

Christian Pankratz
OSTKREUZ - Agentur der Fotografen GmbH
Behaimstraße 34, 13086 Berlin
Tél. +49 (0)30 - 473 73 930
mail@ostkreuz.de

TÉLÉCHARGEMENT DES PHOTOS DE PRESSE:

<https://www.dropbox.com/sh/pdh9aiy7q4t5ugg/AACaV7du8gJ-Dti51N5o70L0a?dl=0>

L'utilisation des images n'est gratuite qu'à des fins de communication autour de l'exposition « 25 Jahre Ostkreuz – 25 ans Ostkreuz ». Merci de votre compréhension.

Pour toute autre utilisation, choix de l'image comme couverture ou images supplémentaires, merci d'écrire à mail@ostkreuz.de ou d'appeler au +49 (0)30 - 473 73 930

Chaque publication doit comporter la mention de l'artiste et du copyright de la manière suivante: © nom du photographe/OSTKREUZ.

Nous vous remercions de bien vouloir nous faire parvenir un exemplaire justificatif.



Lufthansa



L'Allemagne
Destination Voyage



BETC
BETC

PASSAGE DU DESIR